



**24 heures dans la vie d'un rêveur**  
**Chapitre 5 : un amour sur les barricades**  
Par Fabrice Hatem

Comme tous les jours, aux environs de 13 heures, Paul sortit de son bureau, situé au 13<sup>ème</sup> étage de la tour AXE10, sur le parvis de la Défense. Il emprunta l'ascenseur avec quelques collègues pour aller déjeuner au restaurant d'entreprise, situé au sous-sol du gratte-ciel. Arrivés au rez-de-chaussée, ils traversèrent le grand hall entièrement dallé de marbre, dont les murs étaient constitués de très hautes verrières permettant d'apercevoir les tours environnantes. Puis ils descendirent un premier escalier, parcoururent un long couloir, et débouchèrent sur un second escalier incurvé permettant d'accéder au restaurant situé en contrebas. C'était une salle immense, haute d'au moins deux étages, éclairée elle aussi par des verrières donnant sur les sous-sols de l'esplanade, et qui pouvait accueillir simultanément des centaines de convives.

Après avoir fait la queue pour choisir son menu - il raffolait de l'andouillette grillée et du poulet rôti qui constituaient la base presque immuable de son déjeuner – il rejoint ses 6 collègues à une grande table où ils s'étaient regroupés, tout au fond de la salle, juste à côté de l'une des verrières. C'était un moment de sociabilité obligée, une détente assez terne entre deux demi-journées de travail. On parlait des petites rumeurs du bureau et des grandes rumeurs de l'entreprise, du dernier film ou de la dernière émission de télé que l'on avait vues, de ses futures vacances de Noël à la montagne ou de ses dernières vacances d'été à la mer. On confiait ses états d'âmes sur son supérieur hiérarchique et on écoutait son voisin se plaindre du sien. On évoquait aussi l'actualité politique et sociale du moment, mais en évitant de faire trop état de ses convictions personnelles et en se contentant de quelques généralités prudentes, compatibles avec l'opinion moyenne.

Ses collègues du département voisin lui présentèrent ce jour-là une nouvelle recrue. Sonia était une jeune femme brune, très élégamment vêtue, et dont le visage fin, d'aspect vaguement méditerranéen, était délicieusement mis en valeur par une casquette en cuir à la gavroche.

Était-ce par un vain désir de briller, ou simplement parce que cette femme lui semblait sympathique et attentive ? Toujours est-il que sa présence à table incita Paul, en général assez réservé lors de ces repas entre collègues, à faire preuve d'une loquacité inhabituelle. Il parla quelques instants, avec une certaine verve, des voyages et des rencontres qui avaient émaillé sa carrière déjà longue, avant que la conversation ne s'oriente vers l'actualité politique du moment, à savoir la crise des gilets jaunes.

Des profondeurs de la France, avait en effet surgi une vague de frustration et de colère, mêlant, dans un magma de revendications assez hétéroclite, des protestations contre la vie chère, les impôts trop lourds, la confiscation de la démocratie, les libertés écornées, la perte de repères culturels et moraux. Une foule de gens jusque-là résignés et passifs avait occupé les ronds-points, bloqué les péages autoroutier, organisé des sit-in et des manifestations spontanées dont la plus importante venait d'avoir lieu le samedi précédent sur les Champs-

Elysées. Celle-ci, non autorisées par la préfecture, avait été émaillée d'incidents provoqués une minorité de casseurs – barricades, jets de pavés, incendie de mobilier urbain, et, pour tenir à distance les manifestants violents, jets de grenades lacrymogènes et charges de CRS – qui avaient donné pendant toute la journée aux Champs-Elysées couverts de fumée et résonnant d'assourdissantes détonations des allures de zone de guerre.

Or Paul, justement, s'était rendu ce jour-là sur les Champs-Elysées pour participer à la manifestation. Il s'était approché au plus près, avec une sorte de curiosité exaltée, des scènes d'émeutes. Même s'il n'avait personnellement participé à aucune violence, il avait éprouvé à peu de frais, pour la première fois de sa vie, les émotions que peuvent ressentir les participants à une insurrection révolutionnaire. Et il ne privait pas d'en donner un compte-rendu détaillé, avec une faconde qui suscitait l'attention amusée de ses collègues. Et il constata avec plaisir que Sonia l'écoutait en particulier avec beaucoup d'intérêt.

Or, cette femme lui plaisait. Il la désirait. Il aurait voulu, au fond de lui, la séduire et devenir son amant. Et quand elle lui dit, tout de go, qu'elle aurait bien voulu participer à cette manifestation qu'elle se rendrait peut-être à la prochaine, son cœur se remplit d'espoir... Il s'imaginait déjà bravant avec elle tous les dangers le samedi suivant...

Ce jour-là, il arriva en début d'après-midi sur les Champs-Elysées. Il sentit tout de suite que l'atmosphère était plus lourde que celle de la semaine précédente. Les premières personnes qu'il rencontra sur le boulevard de Courcelles – de nombreuses stations avaient été fermées autour de l'Etoile et il fallait faire un bon bout de marche à pieds pour arriver jusqu'aux Champs-Elysées – ne furent pas, comme la semaine précédente, des petits groupes de gens tranquilles aux airs de monsieur-tout-le-monde et répondant aimablement à ses questions, mais de jeunes types un peu excités, qui tentaient d'arrêter, de manière assez agressive, les voitures roulant sur la chaussée.

En remontant l'avenue des Ternes, il respira une odeur de gaz lacrymogènes beaucoup plus acre que la semaine précédente. Même si aucune explosion de grenade ne se faisant entendre, Paul sentit instinctivement, derrière le calme apparent du moment, une atmosphère de tension, susceptible de déboucher sur de graves débordements.

Arrivé place de l'Etoile, il fendit un rassemblement assez dense des « gilets jaunes » immobiles pour se diriger vers l'avenue des Champs-Elysées. Celle-ci était barrée par un cordon de CRS, mais les instructions étaient de laisser passer les personnes présentant leurs papiers. Paul brandit donc bien haut son passeport et se dirigea vers les CRS qui ne prirent même pas la peine de contrôler ses papiers ni de le fouiller.

- *Ah ! Il a le passeport !!! Passez, monsieur !!!*

Se glissant derrière la file les CRS, Paul pénétra sur l'avenue des Champs-Élysées. Quelle impression étrange !!! L'avenue semblait presque totalement vide. Il n'y avait bien sur aucune automobile. De petits groupes épars de gilets jaunes ponctuaient de quelques touches de jaune cet immense espace, à la manière d'une première floraison de jonquilles printanières. Paul marcha pendant quelques dizaines de mètres, sur le trottoir entièrement désert du haut de l'avenue. Il savoura le silence et la paix profonde qui régnait sur ce lieu habituellement si actif et peuplé, et qui semblait s'offrir aujourd'hui à lui seul. En se dirigeant vers le métro Georges-V, il croisa un groupe de « gilets jaunes » dans lequel il reconnut quelques figures rencontrées la semaine dernière.

- *Il n'y pas personne aujourd'hui, ça fait bizarre !*
- *Oui, c'est un peu décevant !!*
- *En fait, les gens voulaient venir, mais il paraît que la police arrête les cars sur le périphérique à l'entrée de Paris. Ils ne laissent passer personne.*
- *Mais peut-être qu'ils arriveront plus tard !!*
- *Oui, peut-être. Bon, allez, je vais voir ce qui se passe plus bas.*
- *Nous, on remonte vers l'Etoile. A Tout à l'heure, peut-être !!*
- *Oui, ou bien à la semaine prochaine !*

En avançant encore de quelques mètres, Paul commença à entendre de plus en plus distinctement une musique qui lui parut d'abord incongrue dans ce lieu. C'était un air de tango, qui provenait d'un groupe d'une vingtaine de personnes rassemblées devant le Fouquet's. Elles entouraient un joueur de bandonéon, assis sur une chaise pliante, qui interprétait *El Choclo* avec une impressionnante énergie. Paul le connaissait bien, ce grand type costaud avec ses longs cheveux plats et ses grands yeux pleins de rêve, qui venait, lui avait-on dit, d'un pays des Balkans !! Il lui filait toujours la pièce quand il passait devant lui le soir, dans les couloirs du métro Saint-Lazare, alors qu'il y faisait résonner ses variations volubiles, aux accents vaguement tziganes, sur *la Comparsita* !!! Il

Il s'arrêta devant lui, pour l'écouter. Le musicien releva la tête et le reconnut. Ils se saluèrent. Mais bientôt Paul s'aperçut qu'il connaissait pas mal d'autres gens dans petit groupe.

- *Eh !! Paul !! je ne savais pas que tu étais gilet jaune !!!*

C'était une autre connaissance à lui, un danseur qu'il rencontrait de temps dans les milongas du Val-d'Oise, qui venait le saluer.

- *Oui, ben tu vois ... c'est drôle de se rencontrer ici, j'imaginais pas trouver une milonga sur les Champs un jour de manif...*
- *Ouais on a eu l'idée hier. On a pensé que ça serait super. Alors on a fait un petit groupe sur Facebook et on a demandé à Zlatko de venir nous accompagner...*
- *C'est vraiment une idée super, ça. Mais pourquoi personne ne danse ?*
- *En fait, c'est prévu. Les filles ne demandent que ça. Il suffit de les inviter.*

Et, joignant le geste à la parole, Pierre invita une danseuse. Bientôt, les couples se formèrent, et la milonga improvisée se mit en place. Quel moment merveilleux, inespéré, de liberté, que de pouvoir danser sur ces Champs-Élysées déserts, sans voitures, sans policiers, sans bousculades !!! On avait l'impression d'être à l'aube d'un monde nouveau !!

Et soudain, il la vit. Oui, c'était Sonia, sa collègue de bureau, qui était là, en face de lui, en chair et en os, avec sa petite casquette à la gavroche qui la rendait si désirable. Elle lui souriait gentiment, la tête légèrement penchée, vaguement tentatrice.

Paul sentit son cœur s'emplier d'une bouffée d'espoir. Il fit le tour de la petite piste de danse improvisée qui commençait à prendre forme, et vint se planter devant Sonia.

- *Vous voulez danser avec moi ?*
- *Mais je ne sais pas danser !!!*
- *Ne vous inquiétez pas, je peux vous guider, si vous voulez !! Tu vas voir, dans dix minutes, tu danseras come une reine !! On peut se tutoyer, hein ??*
- *Oui, mais vraiment je ne sais pas...*

A son regard, à son attitude, Paul comprit que Sonia avait terriblement envie de danser avec lui. Il tendit sa main. Elle la prit et le suivit pour rejoindre la ronde des danseurs.

Paul l'enlaça avec délicatesse. Il commença à la guider, sans une parole, en essayant de lui faire comprendre par la douceur que le tango n'était au fond qu'une forme particulière de promenade amoureuse. Femme intelligente et fine, elle comprit son intention. Elle se lova affectueusement dans ses bras et commença à le suivre. Et sa danse hésitante de débutante

se transforma bientôt en une tendre flânerie à deux sur la plus belle avenue du monde. Elle avait confiance en lui, elle le laissait l'étreindre, il prenait un plaisir immense en la serrant contre lui et en donnant, à son tour, un peu de bonheur. Au bout de trois minutes, sans même s'en être rendus compte, ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre.

Les morceaux de tango s'enchaînèrent. Sonia et Paul continuèrent à danser ensemble longtemps, longtemps, perdus dans leur rêve langoureux, comme deux oiseaux de mer évoluant de concert au-dessus de l'océan. Il ne chercha même pas à lui suggérer des figures un peu plus complexes, craignant que l'introduction d'une difficulté technique ne vienne perturber le beau rêve tout simple qu'ils étaient en train de vivre à deux. Il tenta cependant de guider quelques tours et adornos, et là, miracle !!! Elle le suivit sans aucune difficulté, comme si elle dansait le tango depuis des années ... Magie de l'entente et de la confiance amoureuses !!! Mais Paul était tellement ému, tellement heureux de cette rencontre inespérée qu'il n'osait plus prendre aucune de ces initiatives originales dont il était pourtant coutumier... Surtout, surtout, pensait-il, ne rien faire qui risque de détruire cette magie. Seulement continuer à marcher amoureusement avec elle, en la tenant tendrement serrée contre lui...

Au bout d'un moment, la musique s'arrêta. Zlatko, fatigué, prit quelques minutes de repos sous les applaudissements nourris des danseurs. Paul et Sonia se regardèrent.

- *C'était bien hein !!*
- *Oh, c'était super. J'ai adoré danser avec toi.*
- *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? tu ne veux pas aller voir ce qui se passe dans le quartier ? J'ai l'impression que ça commence à chauffer.*

Au loin, effet, retentissait, à des intervalles de plus en plus proches, les détonations des grenades assourdissantes.

- *Allez, viens, on va voir ce qui se passe.*

Bras dessus-bras dessous, ils remontèrent l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la rue de Presbourg. Ils franchirent à rebours le cordon de CRS qui bouclait le périmètre sécurisé, puis débouchèrent sur l'avenue Marceau, où se pressaient un plus grand nombre de « gilets jaunes ». Ils essayèrent de se glisser vers la place de l'Etoile, où la foule était nombreuse autour de l'Arc de Triomphe. Mais un fort cordon de CRS bloquait le passage.

- *Vous ne pouvez pas passer, monsieur, dit le gendarme casqué et molletonné de pied en cap comme un samouraï.*

- *Mais pourquoi ?*
- *Essayez un peu plus loin. Ici on ne peut pas.*

Main dans la main, ils continuèrent dans la rue de Presbourg vers l'Avenue Marceau. Là aussi, un autre cordon de CRS barrait l'accès à la place de l'Etoile.

- *On peut passer ici ?*
- *Non, monsieur !*
- *Mais pourquoi ?*
- *Essayez un peu plus loin. Ici on ne peut pas.*
- *Mais on nous a déjà répondu la même chose au carrefour d'avant...*

Ils commençaient à comprendre la stratégie de la police. Il s'agissait en fait de quadriller l'ensemble des abords de la place de l'Etoile pour rendre plus difficile la circulation de la foule et fragmenter la manifestation. Une stratégie qui, face à des gens paisibles comme eux pouvait avoir une certaine logique, mais qui, face à des casseurs où à des gens simplement révoltés comme l'étaient beaucoup des manifestants, allait se révéler, de par son caractère statique, lamentablement inefficace.

Face aux policiers, les gilets jaunes parlaient par petits groupe. Tout le monde discutait paisiblement avec tout le monde. On sentait qu'ils avaient tous besoin de s'exprimer, comme s'ils avaient été bâillonnés, réduits à l'isolement et à l'impuissance, pendant trop longtemps.

- *Ils bloquent la place de l'Etoile !!*
- *Pourquoi ils ne nous laissent pas circuler librement ? C'est pas ce qu'il avait annoncé, Castaner, à la télé !!*
- *Ouais, ils cherchent à étouffer le mouvement !!! Mais ils n'y arriveront pas, ils vont juste mettre les gens encore plus en colère !!!*

Beaucoup de manifestants s'adressaient aussi aux CRS, fort poliment quoiqu'avec une certaine véhémence, cherchant à engager un dialogue :

- *On vous oblige à nous réprimer, mais en fait vous avez les mêmes problèmes que nous !!*
- *Oui, en fait, vous devriez manifester à nos côtés.*
- *Vous avez une femme, des enfants ? Vous payez l'essence trop cher ? Alors, pourquoi vous nous rejoignez pas ?*

Les CRS ne répondaient rien. Certains vieux gradés à la figure bourrue répondaient : « *pas de commentaires pendant le service* ». Quelques jeunes recrues gardaient un visage renfrogné et méchant. Mais d'autres, l'air plus ouvert, regardaient les manifestants avec une vague sourire, expression sans équivoque d'une sympathie discrète.

A l'entrée de l'avenue d'Iéna, le long de la rue de Presbourg, une foule tranquille d'une centaine de personnes faisait ainsi face calmement aux CRS, ainsi qu'aux policiers en civil qui les accompagnaient. Munis de brassards orange et de matraques télescopiques en métal, ceux-ci jouaient le rôle d'une sorte d'infanterie légère, papillonnant autour des CRS lourdement harnachés pour tenir la foule à distance. Bien que celle-ci ne soit pas agressive, ils étaient rendus très nerveux par les événements qui se déroulaient à quelques dizaines de mètres de distance : sur l'avenue Kleber voisine, où les groupes de casseurs s'étaient visiblement massés, c'était en effet des scènes de chaos. Depuis le coin de la rue de Presbourg, dont ils s'étaient approchés, Sonia et Paul ne pouvaient pas voir les scènes d'émeute. Par contre, ils entendaient le bruit assourdissant des feux d'artifices dirigés contre les CRS et des grenades avec lesquelles ceux-ci répliquaient. Ils voyaient des volutes de fumée noire s'élever dans le ciel, témoignant d'incendies peut-être plus graves qu'une simple voiture brûlée. Ils voyaient aussi toutes sortes de projectiles s'abattre sur les policiers, dont le cordon barrant la rue de Presbourg avançait et reculait alternativement sans logique apparente.

Dans le dos des policiers ainsi attaqués, la foule, composée pour l'essentiel de gens paisibles, restait tranquille, presque débonnaire. Mais on voyait de temps à autres quelques types un peu excités se mettre à brailler, tandis qu'un peu plus loin, adossés aux immeubles de l'avenue des hommes jeunes, à la figure butée et hostile, au regard sombre et attentif, semblaient observer la scène de loin ou attendre quelque chose. Il n'était pas besoin d'être un grand spécialiste de la guérilla urbaine pour comprendre que les émeutiers violents pouvaient très bien tenter de contourner le cordon de police de la rue de Presbourg pour le prendre à revers par l'avenue d'Iéna, et, profitant du bouclier offert par la foule pacifique, créer un nouveau foyer de désordre particulièrement difficile à contrôler. Cette possibilité n'avait pas échappé aux policiers qui observaient maintenant la foule d'un œil méfiant, tandis qu'ils étaient confrontés vers l'avenue Kleber à des émeutiers de plus en plus agressifs et entreprenants.



- *Circulez, circulez !!*, disait un CRS à un groupe de gilet jaune qui stationnaient trop près de lui à son goût.
- *Eloignez-vous !!!* disait un policier en civil en déployant sa matraque télescopique.
- *Munitions, munitions !!!* Réclamait un gradé de CRS visiblement confronté sur la ligne de front de l'avenue Kleber à une situation difficile.

A un moment, un peloton de CRS fit même mine d'esquisser un mouvement vaguement menaçant en direction des « gilets jaunes » pacifiques. La foule fut alors parcourue d'un léger grondement. Il était d'ailleurs frappant de constater à quel point, dans ces manifestations spontanées et peu encadrées, la situation pouvait se révéler précaire, l'ambiance changeant tout à coup, au gré des incidents, d'une atmosphère bon enfant à des mouvements de paniques, d'invectives et de violence.

Cependant la foule réagit, encore une fois à sa manière imprévisible, en entonnant une grande Marseillaise, bientôt reprise par des centaines de voix. Etait-ce une manière pour elle de dire aux policiers qu'elle ne leur était pas hostile et n'avaient rien en commun avec les casseurs d'en face ? Etait-ce une façon d'affirmer une filiation vis-à-vis de la révolution de 1789 ? Etait-ce de désir de se regrouper autour d'une des choses les plus sacrées que les manifestants avaient en commun ? Etait-ce simplement, pour ces gens simples qui n'avaient plus l'habitude qu'on leur demande leur avis, la seule manière qui leur restait d'exprimer leur amour d'une Patrie meurtrie ? En tout cas, Sonia et Paul, serrés l'un contre l'autre, entonnèrent à plein poumon l'hymne national aux premier rangs des participants, face aux policiers silencieux, sans doute à la fois décontenancés par l'hétérogénéité des foules auxquelles ils avaient à faire face ce jour-là vaguement rassurés par l'attitude peu hostile de la foule.

Ce chant entonné à pleins poumons, dans des circonstances dramatiques, rapprocha encore davantage les deux amoureux. Après leurs deux corps dans la danse, c'étaient maintenant leurs deux voix qui se fondaient dans les pulsations partagées de l'hymne national. Ils se regardèrent, et ils se seraient sans doute embrassés si des détonations venues de l'avenue Kléber, rapidement suivies de quelques projectiles menaçants, ne les avaient obligés à s'abriter sous l'auvent d'une banque. Mais, très vite, la curiosité fut la plus forte :

- *Viens ! On va regarder ce qui se passe par là-bas !*

Ils se dirigèrent vers l'avenue Kleber. Un CRS à la taille impressionnante, harnaché comme un robocop, mais l'air plutôt débonnaire, leur barra le passage :

- *On ne pas messieurs-dames. C'est dangereux pas là. Restez au coin, là, fit-il en étendant les bras, d'un air à la fois autoritaire et protecteur.*

Sonia et Paul tentèrent d'engager la conversation avec lui. Et, à leur surprise, il répondit assez facilement :

- *Ça vous paraît très violent, ce qui se passe ?*
- *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*
- *Ben, vous avez l'expérience, avec votre métier.*
- *En fait, ce n'est pas particulièrement violent, ce qui est inhabituel, c'est le lieu où ça se passe, en plein dans les beaux quartiers de Paris. En général, c'est plutôt en banlieue.*

A ce moment, quelques gros feux d'artifice, accompagnés de jets de boulon, fusèrent dans leur direction.

- *Reculez, reculez !!!*

De l'autre côté, un gros camion-citerne blindé, muni d'un canon à eau, s'avança pour asperger la foule des émeutiers. Derrière Paul, un jeune un peu énervé cria, avant de partir en courant dans une rue adjacente :

- *C'est ça, c'est ça !! A la douche, comme les juifs !!!*

Paul compris alors, un peu inquiet et vaguement déçu aussi, qu'à la foule pacifique qui l'entourait se mêlaient tous sortes d'éléments troubles, black blocs, gauchistes, anarchistes, fascistes, qui n'attendaient qu'une occasion pour en découdre et créer de nouveaux foyers d'incidents. Et cela signifiait aussi que la situation apparemment calme de l'endroit où il se trouvait pouvait à tout moment, et brutalement, dégénérer en scène d'émeute.

Mais finalement, il ne se passa rien. Au bout de quelques minutes d'attente, Paul et Sonia se dirigèrent vers la place de l'Etoile. A leur grande surprise, les CRS les laissèrent passer :

- *C'est dangereux, par-là !!*
- *Oui, mais on fait rien de mal !!!*
- *Ok, vous pouvez passer si vous voulez, mais c'est à vos risques et périls !!*

Sur la place, le public était vraiment très différent de celui de la semaine précédente. Au lieu de gens paisibles, de tous âges et des deux sexes, à l'allure ordinaire, on trouvait une majorité d'hommes jeunes, portant en eux une sorte d'agressivité rentrée. Il y avait des types chevelus et barbus à l'allure un peu déjantée, des gros bras au crâne rasé en blouson de cuir... Ils semblaient se regrouper par grappe d'affinités, certains debout au milieu de la chaussée, d'autres assis aux pieds de l'Arc-De-Triomphe. Il y avait des banderoles portant des slogans gauchistes, des emblèmes anarchistes, des drapeaux français, des pancartes portant des images de Jeanne d'Arc. Ce qui était très étrange, c'est que ces gens aux opinions totalement opposées cohabitaient en fait dans une sorte de trêve tacite, en attendant peut-être de se réunir en une seule foule pour incendier des voitures, piller des magasins et caillasser des CRS.

- *C'est qui à ton avis tous ces types ?* Demanda Paul.
- *Ben, je sais pas trop, des fois on dirait des anars, des fois des fachos...*
- *Oui, c'est bizarre, ils sont tous mélangés et en plus on n'arrive pas à les reconnaître.*
- *Si on s'en allait ? Je sens pas très bien les choses, là.*
- *Ouais, ça va péter, dans un moment. Si on allait vers la porte Maillot ?*

Ils s'engagèrent sur l'avenue de la Grande Armée en traversant un cordon de CRS au niveau de la rue de Tilsitt. Au début, celle-ci leur parut presque déserte, quoique couverte de toutes sortes de débris et de traces de petits incendies, restes visibles de violences récentes. Mais on entendait grossir rapidement un sourd grondement qui provenait du fond de l'avenue, du côté de la porte Maillot. Bientôt, ils virent des centaines de « gilets jaunes » qui couraient dans leur direction, l'air très excités, tentant de mettre le feu aux voitures et au matériel urbain, s'emparant des palissades de chantier pour s'en servir de boucliers contre les grenades des CRS. Un peu inquiets, Paul et Sonia se regardèrent :

- *Tu crois que c'est prudent d'aller par là-bas ?*
- *On dirait qu'il y a des casseurs qui remontent de la porte Maillot, non ?*
- *Oui, si on filait vers l'avenue des Ternes ?*

Ils rebroussèrent chemin aussi vite qu'ils le pouvaient, mais la foule des casseurs, très mobiles, se rapprochait d'eux dangereusement. Ils risquaient d'être coincés bientôt entre ceux-ci et les CRS, qui exposés à une attaque violente, pourraient bien les prendre eux-mêmes pour des émeutiers.

Paul crut trouver une solution à cette situation inconfortable en se réfugiant dans un restaurant libanais du coin de la rue de Tilsitt, resté curieusement ouvert, et dont les gérants guettaient anxieusement les événements derrière leur vitrine. Or, il se trouve que Paul les connaissait, étant souvent venu déjeuner là avec des membres de sa famille.

- *Bonjour. Dites donc, ça chauffe un peu là, on peut rentrer se mettre à l'abri 5 minutes ?*
- *Oui, bien sûr, rentrez ..*
- *Ce n'est pas prudent d'avoir laissé votre restaurant ouvert.*
- *Oui, mais maintenant, c'est trop tard, de toute façon. Allez, rentrez, on va vous servir un petit verre de vin.*
- *Ah, tiens, je vous présente mon amie Sonia.*
- *Bonjour madame.*

A la grande surprise de Paul, Sonia répondit au restaurateur en arabe. Ils échangèrent quelques mots chaleureux.

- *Ah, tu parles arabe, toi ?*
- *Oui, je suis chrétienne maronite. Ma famille vient de Beyrouth.*
- *Ah, ben alors ça ne doit pas trop te changer.*

Paul regretta immédiatement cette allusion un peu facile. Mais Sonia, sans paraître vexée, lui répondit gentiment :

- *Non, ça n'a rien à voir. Et puis, je n'étais même pas née, alors...*
- *Mais tu es arrivée quand en France ?*
- *Je suis venue ici faire mes études de droit à 18 ans. J'habitais chez un oncle. Au départ, je devais retourner à Beyrouth rejoindre le cabinet d'affaires de mon père. Mais finalement, la France m'a plu, et je suis restée.*
- *Et ne regrettes pas ?*
- *Non, pas jusqu'ici. J'aime bien ce pays. Mais là ça commence à aller de mal en pis...*

Ils étaient attablés dans la salle intérieure du restaurant. Mais, dans l'avenue, la rumeur enflait sans cesse. Ils pouvaient voir dehors, les émeutiers s'approcher du cordon policier, utilisant comme boucliers les palissades vertes et grises des chantiers alentours. Plusieurs grenades assourdissantes éclatèrent à proximité immédiate de la vitrine.

- *Montez au premier, dit le restaurateur. Vous serez plus en sécurité.*
- *Et vous ?*
- *On reste pour garder la boutique.*

Arrivés dans l'appartement du haut, ils purent contempler, fascinés et effrayés à la fois, le spectacle de l'émeute depuis les fenêtres donnant sur l'avenue. Les émeutiers des premiers rangs s'avançaient en rang serré, protégés derrière leurs boucliers improvisés, vers les CRS qui tentaient de les tenir éloignés à coup de grenades lacrymogènes. Derrière eux, plusieurs incendies avaient été allumés : une voiture, du matériel de chantier entassé en bûcher, de gros tuyaux en caoutchouc... Sur le trottoir d'en face, on pouvait voir distinctement une dizaine de pillards à l'œuvre à l'intérieur d'un restaurant à la vitrine explosée. Et bientôt, les casseurs purent atteindre d'un des véhicules de police stationnées dans la partie de la rue de Tilsitt donnant sur l'avenue de Victor Hugo, et qui n'avait pu faire comme les autres machine arrière pour échapper à leur assaut. Ils y mirent bientôt le feu, et de longues flammes d'un rouge sombre commencèrent à lécher les immeubles des alentours. Et, sur ce spectacle de chaos, presque de guerre civile, scintillaient les mille lumières argentées de la tour Eiffel, comme pour mieux souligner, par un ironique contraste, la déchéance dans laquelle s'enfonçait cette nuit-là la plus belle et la plus orgueilleuse ville du monde.

- *Regarde, les CRS ont reculé jusqu'à l'avenue Victor Hugo.*
- *Tu crois que c'est prudent de rester à la fenêtre ? Si jamais une grenade faisait péter la vitre, on pourrait perdre un œil...*
- *Oui, mais un spectacle comme ça, ça ne se loupe pas, tout de même... On est vraiment aux premières loges.*

La télévision était allumée et ils pouvaient suivre en direct sur BFM TV la progression de l'émeute. Le journaliste était en train d'expliquer que le chaos avait gagné tout le quartier de l'Etoile. Sur l'écran, on pouvait voir un grand incendie léchant la façade d'un immeuble :

- *J'espère qu'il ne va pas prendre feu !! Tu imagines le cauchemar pour les gens à l'intérieur !!*

- *Mais, regarde, c'est immeuble d'en face !!!*

En effet, les images qui passaient sur l'écran étaient celles d'un incendie qu'ils voyaient très bien depuis leur fenêtre. Quelle impression étrange d'apprendre ainsi, par la télévision, qu'ils étaient très exactement au cœur de la tourmente !!!

Les manifestants s'approchaient maintenant très dangereusement de leur immeuble. A quelques dizaines de mètres, ils avaient mis le feu à un tas de gros tuyaux en plastique. Des flammes accompagnées d'une épaisse fumée noire s'élevaient pratiquement jusqu'au niveau du troisième étage. Juste en face de leur fenêtre, des émeutiers étaient montés sur le toit de baraques de chantier et tentaient de s'attaquer ces constructions. Paul et Sonia commencèrent à être étreints d'une sourde inquiétude.

- *Mais on ne voit plus un seul policier, on dirait qu'ils laissent le champ libre aux casseurs !*
- *J'espère que les pompiers vont arriver rapidement, avant que l'immeuble ne commence à brûler aussi !!!*
- *S'ils mettent le feu aux baraques en face de l'immeuble, on est mal.*
- *Oh ! la la ! J'ai oublié mon sac avec tous mes papiers et mon argent en bas. Il faut que je descende les chercher !!* dit Sonia, subitement affolée.
- *Tu crois que c'est prudent de descendre juste maintenant ?*
- *Il faut absolument que je les récupère. J'y vais, j'en ai juste pour une seconde...*
- *Bon, écoute, je t'accompagne, on ne sait jamais...*

Ils redescendirent l'escalier de service et frappèrent à la porte de la cuisine, dans la cour intérieure de l'immeuble. Le restaurateur leur ouvrit. Ils se précipitèrent dans la salle plongée dans l'obscurité tandis qu'autour d'eux retentissaient toutes sortes de bruits inquiétants : fracas de vitrines brisées, cris et injures lancées aux policiers, explosion de grenades, sirènes de police, tintamarre des manifestants sautant sur les toits des voitures ou les palissades de chantier jetées en tas pour construire une barricade... Sonia commença à chercher frénétiquement son sac.

- *On ne voit rien sans la lumière !*

- *Dépêche-toi !! C'est pas safe ici !!!*
- *Ah, ça y est, je l'ai trouvé !!*
- *Ok, allez viens, on remonte...*

Soudain la vitrine du restaurant explosa sous l'impact d'un pavé qui vint se perdre aux pieds de Paul, après avoir frôlé la tête du patron du restaurant. Deux ou trois silhouettes indistinctes rentrèrent par l'ouverture béante, rapidement suivie d'une meute plus nombreuse. Ils commencèrent par bousculer les tables, jetant aussi quelques chaises à la volée pour détruire la partie encore intacte de la vitrine.

- *Sortez d'ici*, dit courageusement le restaurateur.
- *Toi, ferme-la*, dit un des casseurs en l'empoignant à la gorge. *Appelle les flics si t'es pas content.*
- *Bon allez les gars, on se sert. RECUPERATION PROLETARIENNE !!*

Et, au nom de la récupération prolétarienne, les vandales se précipitèrent derrière le bar pour rafler toutes les bouteilles d'alcool soigneusement rangées sur les étagères. Sonné, tétanisé, apeuré, le restaurateur les laissait faire sans rien dire.

- *Tiens, y'a une jolie fille ici !!* Dit un grand type surexcité en s'approchant de Sonia. *Eh !! chérie, allez, un petit baiser pour la révolution !!!*
- *La touche pas*, dit Paul en s'avançant de l'air le plus menaçant qu'il put vers le grand gaillard.
- *Eh ! mauviette !! tu veux un coup sur ta salle petit tronche de cadre ?*

Et après avoir bousculé Paul d'un coup d'épaule, il s'avança vers lui, l'air menaçant, muni de la barre de fer qu'il avait utilisée pour briser la vitrine.

- *Eh ! les gars !! les flics arrivent !! On se casse !!*

C'était entre les casseurs et les CRS un jeu permanent du chat et de la souris, ou plutôt de l'hippopotame et de la souris : les CRS reculaient en ordre devant l'assaut des émeutiers qui en profitaient pour déclencher quelques incendies et piller quelques magasins. Puis après quelques minutes, ils avançaient à nouveau, toujours aussi lourdement, tandis que les casseurs, après leur avoir lancé quelques projectiles, s'enfuyaient en courant pour se mettre

hors d'atteinte, quelques dizaines ou quelques centaines de mètres plus loin. Et la vague de reflux qui venait de se déclencher évitait opportunément un très mauvais sort à Paul et Sonia.

- *Fais pas de conneries !! on se casse !!* Dit à l'agresseur un de ses acolytes, les bras chargés de bouteilles d'alcool.

Le type laissa tomber sa barre de fer et d'enfuit par la vitrine aussi vite qu'il était entré.

En moins de 3 minutes, le restaurant avait été dévasté, les tables renversés, le bar pillé, les chaises cassés, les vitrines brisées, le sol couvert de milliers d'éclat de verre. Restés seules, les victimes hébétées restèrent un moment silencieuses.

- *ça va ? Vous n'avez rien de cassé ?* Dit le restaurateur à Paul.
- *Non, ça va, je suis désolé pour le restaurant.*
- *C'est pas grave, du moment qu'il n'y a pas de blessés.*
- *Merci d'être intervenu,* dit Sonia à Paul.
- *Boh, c'est normal, j'allais quand même pas laisser ce sale type t'emmerder...*
- *Oui, mais tu as faillis prendre un sale coup.*
- *Encore heureux qu'ils n'aient pas lancé un cocktail Molotov en partant !!!*

Ils avaient tous le souffle coupé. Mais Paul sentit aussi, confusément, que cette peur partagée et son geste courageux (mais aurait-il pu décemment agir autrement ?) l'avaient encore rapproché de Sonia.

- *C'est pas encore fini,* dit le restaurateur. *Vous voulez remonter dans l'appartement pour vous protéger ?*
- *Non, j'en ai assez, je préfère m'en aller,* dit Sonia.
- *Mais écoute, ça n'est pas très prudent de sortir là, le quartier est à feu et à sang,* dit Paul.
- *Non, les CRS sont là maintenant, ça va se calmer, je préfère m'en aller. Reste si tu veux,* dit Sonia.



- *Non, je vais avec toi, on ne sait pas ce qui peut arriver encore.*
- *Merci, c'est gentil de m'accompagner.*

Ils sortirent tous les deux dans la nuit. Sonia, en enjambant la vitrine, se blessa légèrement la main sur une pointe de verre acéré.

- *Aie !!*
- *Attends, je vais mettre un kleenex pour arrêter le sang !*
- *Tu n'as pas un sparadrap ?*
- *Si, si, attends.*

Et Paul sortit de son sac un curieux sparadrap pour enfant, décoré de clowns, de fleurs et d'autres personnages multicolores sur fond blanc.

- *Bon, voilà, il est un peu bizarre ce sparadrap, mais pour le moment, ça fera l'affaire.*
- *Merci, Paul, dit Sonia en lui serrant chaleureusement les mains et en rapprochant son visage du sien.*
- *Allez, on file, dit Paul après un moment d'hésitation.*

Ce n'était pas le moment de d'embrasser. Ou bien, peut-être, c'était le moment rêvé pour un premier baiser... Mais Paul, pour la seconde fois, laissa passer sa chance.

Le coin de la rue de Tilsitt était calme et désert. L'une des surprises les étranges qu'avait éprouvé Paul au cours de ces manifestations violentes, c'était la succession brutale de moment de calme et de solitude où l'on ne voyait presque personne dans la rue, et de scènes d'émeutes violentes dont les nombreux protagonistes surgissaient en un instant, on ne savait d'où, de manière presque imprévisible.

Et c'est exactement ce qui se passa. En arrivant au coin de l'avenue Mac Mahon, Sonia et Paul furent soudain coincés entre un cordon de CRS qui bouclait l'accès à la place de l'Etoile et une foule d'émeutiers porteurs de gilets jaunes qui remontait vers eux depuis le bas de l'avenue. Avant qu'ils aient pu décider une quelconque manœuvre de retraite, la foule des casseurs était pratiquement arrivée à leur niveau, lançant toutes sortes de projectiles sur les flics, tandis que ceux-ci répliquaient par des tirs de grenades, parfois à tir tendu.

Soudain les CRS chargèrent, provoquant un mouvement de recul immédiat de la foule. Moins habitués à ces situations que les casseurs, et n'ayant d'ailleurs rien à se reprocher, Paul et Sonia furent les derniers à déguerpir. Et très, très vite, les premiers CRS arrivèrent sur eux, matraque à la main.

Depuis le début de l'après-midi, Paul n'avait pas quitté son gilet jaune, et rien – à part peut-être le fait que son visage était découvert - ne le distinguait des émeutiers. En plus il faisait nuit, et les CRS eux-mêmes très nerveux étaient bien en peine, au milieu de ces scènes de chaos, de distinguer un manifestant pacifique d'un casseur patenté. Bref, un policier qui passait par là avisa Paul et se précipita vers lui, matraque levée.

- *Laissez-le, il n'a rien fait !!!* Dit Sonia en cherchant à le retenir.

Le policier se débarrassa d'elle d'une violente bourrade qui l'envoya à terre, puis asséna un coup de matraque sur le genou de Paul qui poussa un cri de douleur.

La suite de la scène fut très confuse. Paul protesta en esquissant spontanément un mouvement de défense, Sonia cria, d'autres CRS se précipitèrent sur eux pour les maîtriser, ils se débattirent, les CRS les ceinturèrent et les trainèrent à l'intérieur d'une voiture de police où étaient déjà assis, menottés, deux ou trois casseurs assez agités. Ceux-ci multipliaient insultes et menaces contre les policiers, qui leur répondaient d'un ton rogue et agressif. Curieusement, les flics ne passèrent pas les menottes à Paul et à sa compagne. Peut-être avaient-ils déjà compris, à leur comportement, qu'ils n'avaient pas affaire à des émeutiers violents, mais à des gens ordinaires, pris par hasard dans un mouvement de foule ? Ou bien n'avaient-ils plus assez de menottes ? Ou bien, affolés par les événements, avaient-ils simplement oublié d'appliquer le protocole usuel ? Toujours est-il qu'après un voyage assez court, ils entrèrent les mains libres au commissariat du VIIIème arrondissement, niché aux pieds du Grand-palais, où une vingtaine de manifestants attendaient déjà, entassés sur les bancs de la salle d'attente. Il y avait pêle-mêle, des fachos au crâne rasé, des cailleras de banlieue agités et provocateurs, des anarchistes barbus aux cheveux longs, et aussi des petits râblés à la méchanceté concentrée dont l'apparence ne permettait pas de deviner les opinions politiques, sauf bien sûr qu'elles étaient fortement teintées de violence et de haine. A force de menaces proférées d'un ton rogue, les flics avaient obtenu un calme relatif, et tous attendaient en silence, affalés sur les sièges, d'être interrogés.

L'attente dura plusieurs heures, dans une atmosphère lourde, entrecoupée de jurons et d'éclat de voix qui provoquaient immédiatement une violente réaction policière.

- *Est-ce qu'on va attendre encore longtemps ?*

- *Ça sent trop l'keuf, ici, ça me donne envie de gerber !!*

- *Z'avez pas honte d'être les esclaves des Rothchild ??*
- *Taisez-vous, hein, sinon je vous colle un PV pour insulte aux forces de l'ordre !*
- *Vas-y, mets le nous ton PV, qu'on se torche avec ! Justement, j'avais envie d'aller chier !!*
- *Ouais, c'est où les toilettes, m'sieur l'agent ??*

Sonia et Paul attendirent là plusieurs heures que quelqu'un veuille bien enfin s'occuper d'eux. Ils parlèrent peu. Ils se serraient simplement l'un contre l'autre, se tenant la main avec tendresse.

- *Tu n'as pas froid ? Tu veux mon manteau pour te couvrir ?*
- *Non, ça va, merci...*
- *Et ta main, tu veux que je te change ton pansement ?*
- *Non, ça peut aller, et toi, ton genou, ça va ?*
- *Je me demande s'ils vont nous faire attendre comme ça toute la nuit.*
- *François Lenoir !!!*

Un grand type chevelu, l'air très agité, se leva pour être conduit à l'interrogatoire.

Les détenus n'étaient conduits qu'au compte-goutte dans les bureaux de deux inspecteurs chargés de rédiger le procès-verbal. A deux heures du matin, seulement une dizaine d'entre eux avait déjà été appelés, et il restait encore plus de quinze personnes dans la salle. Après l'interrogatoire, certains des manifestants, placés en garde à vue, étaient conduits par un couloir muni d'une porte grillagée vers les salles de rétention. D'autres sortaient, libres, du commissariat. Aucun n'oubliait, au passage, de prononcer quelques mots bravaches ou de gratifier les policiers de quelques noms d'oiseaux. Et il restait encore bien 15 personnes dans la salle d'attente !!

Vers 4 heures du matin, Paul sentit la tête de Sonia s'affaler contre son épaule. Elle s'était endormie. Il la regarda avec tendresse, savourant avec émotion ce moment de confiance et d'intimité. Il lui caressa les cheveux, puis il recouvrit délicatement de son manteau pour qu'elle ne prenne pas froid. Au bout d'une demi-heure, il s'endormit à son tour, pour ne sortir

brutalement du sommeil que lorsqu'un policier appela son nom. Entretemps, Sonia, qui s'était réveillée, l'avait elle-même recouvert du manteau protecteur.

L'interrogatoire dura peu de temps. L'inspecteur, fatigué, était bien conscient que Paul n'avait pas le profil d'un casseur. De plus, son dossier était vide, on n'avait en fait rien à lui reprocher. Au bout d'un quart d'heure, il lui fit signer le PV et lui dit qu'il était libre.

- *Est-ce que je peux attendre mon amie dans le commissariat ?*
- *Non monsieur, nous sommes submergés de monde cette nuit, allez l'attendre dehors.*

Paul en traversant la salle d'attente, alla embrasser Sonia.

- *Je t'attends dehors.*
- *Non, ce n'est pas la peine, tu es fatigué, vas te reposer, on s'appelle demain.*
- *Si, si, j'y tiens.*
- *Comme tu veux, c'est gentil.*

En sortant, Paul savoura la quiétude de la nuit. Il était maintenant cinq heures du matin, et le calme était revenu dans le quartier. Un profond silence avait succédé aux fracas des tirs de grenades. Paul s'allongea sur la pelouse voisine, mit sa tête sur son sac à dos, se couvrit de son manteau, et commença à se remémorer les événements de la journée tout en regardant la silhouette du Grand Palais se profiler sur le ciel nocturne. Puis, il s'endormit à nouveau. Il rêvait de Sonia.

Il sentit une main caresser son visage. C'était celle de la femme qu'il aimait dans son rêve.

- *Ça y est, ils m'ont libérée...*
- *Ben, dis donc, ils ont mis le temps. Quelle heure est-il ?*
- *7 heures.*
- *Comment tu m'as trouvé ?*
- *Je ne sais pas, d'abord, je ne t'ai pas vu, mais comme je savais que tu m'attendrais, j'ai cherché partout, et finalement, je t'ai trouvé.*

- *Ça doit être le miracle de l'amour, dit-il en plaisant à moitié.*
- *Oui, c'est sans doute cela, dit-elle en déposant un très léger baiser sur ses lèvres.*

Il se leva péniblement. Ils remontèrent, bras-dessus, bras-dessous, l'avenue des Champs-Élysées qu'égaillait un concert de gazouillements saluant le point du jour. Et le cœur de Paul, lui aussi, chantait, car il venait de rencontrer l'amour de sa vie. Soudain, Sonia lui dit :

- *Paul, vous ne venez pas avec nous prendre un café ? Ça va ? Vous êtes bien silencieux depuis 5 minutes !!*
- *Ah, oui excusez-moi, j'étais un peu perdu dans mes pensées.*

Ils se dirigèrent ensemble vers la cafétéria du restaurant d'entreprise.

- *C'était intéressant ce que vous disiez, tout à l'heure à table sur les manifestations des gilets jaunes.*
- *Oui, j'ai de la sympathie pour ces gens. Samedi prochain, j'y retournerai.*
- *Si vous voulez, on peut y aller ensemble.*
- *Pourquoi pas ? dit Paul étonné, tandis qu'un torrent de joie inondait son cœur. Mais qu'est-ce que vous avez à la main ?*

Sonia portait sur la main droite un curieux pansement, un sparadrap d'enfant, décoré de clowns, de fleurs et d'autres personnages multicolores sur fond blanc.

- *Oh, ce n'est rien, juste une petite blessure que je me suis faite tout à l'heure en me coupant, lui dit-elle avec un sourire étrange.*

(à suivre)